

## FEUILLETON DU CANARD

### Un Reve de Bonheur

II  
(Suite)

Le printemps arriva. Mon spleen n'avait pas reparu; il avait fait place à une langueur rêveuse et printanière, faite d'espérances inconnues. Ma vie cependant n'était plus celle du commencement de l'hiver; je m'occupais de Sonia, je faisais de la musique ou je lisais. Souvent aussi, j'allais au jardin, errant longtemps, à travers les allées, ou m'asseyant sur un banc.

Dieu seul sait à quoi je songeais, ce dont je rêvais, quels étaient mes desirs!

Quelquefois, lorsqu'il y avait un beau clair de lune, je restais des nuits entières, accoudée à la fenêtre de ma chambre; d'autrefois, je me glissais doucement, à l'insu de Macha, en simple costume de nuit vers l'étang, au milieu de la rosée. Un soir même, je poussai jusque dans les champs et fis tout le tour du parc.

Aujourd'hui il m'est assez difficile de me rappeler, bien plus encore de comprendre, les rêveries dont à cette époque mon imagination se nourrissait. Et si je parviens à les faire surgir à nouveau devant mes yeux, j'ai peine à croire que ces rêves aient fait miennes, tant elles étaient en dehors de la vie réelle.

Vers la fin de mai, Serge Mikolowitch, fat de retour, ainsi qu'il l'avait promis.

La première fois qu'il vint nous rendre visite ce fut un soir, à une heure où nous ne l'attendions pas du tout.

Nous étions tous les trois sur la terrasse et nous nous disposions à prendre le thé.

Le jardin était déjà dans toute sa beauté et dans les massifs les rossignols avaient établi leur domicile, célébrant le printemps.

Or et là, d'épaisses touffes de lilas se couvraient de grappes blanches ou violacées, et leurs fleurs élégantes étaient prêtes à s'épanouir.

Le feuillage, dans les allées de bouleaux, était inondé de lumière par le soleil couchant.

Sur la terrasse s'étendait une ombre fraîchissante et l'abondante rosée du soir tombait sur les gazons.

Derrière le jardin, dans la cour,

les derniers bruits du jour s'éteignaient dans les bégayements des animaux qui rentraient à l'étable. Le petit fou de Vierkner passait et repassait au pied de la terrasse, avec un petit arrosoir à la main et bientôt des cercles noirs, sur la terre récemment remuée, se creusaient autour des géraniums. Au près de nous, le samovar brillait et bouillonnait entre le pot de crème, les craquelins et les gateaux. Macha, de ses mains potelées, lavait les verres en vraie ménagère. Quant à moi, mise en appétit par un bain, je mangeais un petit pain trempé dans une belle crème bien fraîche. J'avais une blouse de toile à larges manches et un foulard blanc sur mes cheveux humides.

Macha qui se trouvait à la croisée aperçut la première notre ami:

Ah! Serge Macha! owitch! s'écria-t-elle nous étions justement à parler de vous.

Ne voulant pas qu'il me vit ainsi vêtue, je me levai et voulus aller faire ma toilette, mais il me surprit comme je gagnais la porte.

—Allons, petite Maria, pourquoi vouloir faire des cérémonies à la campagne? me dit-il en regardant mon singulier costume et en souriant; vous ne vous gênez pas devant Grégoire, n'est-ce pas? me dit-il en regardant Grégoire pour vous?

Mais en même temps, il me semblait justement qu'il me regardait d'un air tout autre que l'aurait fait Grégoire et j'en fus gênée.

—Je reviens à l'instant, répondis-je en m'éloignant.

—Que trouvez-vous donc de si mal à ce costume? me dit-il encore. On vous prendrait simplement pour une jeune paysanne.

—Comme il me regarde étrangement, me disais-je, en gagnant à la hâte ma chambre pour changer de vêtements. Enfin, merci, mon Dieu, le voilà de retour, il va nous égayer un peu.

Je jetai vite un coup d'œil dans la glace, je redescendis toute joyeuse l'escalier; et sans songer à dissimuler mon empressement, j'arrivai toute essouffée sur la terrasse.

Il s'était approché de la table et causait avec Macha de nos affaires. M'ayant aperçue, il sourit et continua de parler.

—Nos propriétés, me disait-il, étaient dans l'état le plus satisfaisant. Nous passerions encore la belle saison à la campagne, et ensuite, ou bien nous irons ensuite à Pétersbourg pour y terminer l'éducation de Sonia, ou bien nous voyagerions où bon nous semblerait.

—Comme ce serait bon, si vous voyagiez avec nous, s'écria Macha; voyager seules, nous croirons être dans un grand bois.

—Ah! plutôt à Dieu que je puisse faire le tour du monde avec vous! répondit-il, moitié sérieux, moitié plaisant.

—Je vous prends au mot, lui dis-je, allons, partons, faisons le tour du monde.

Il sourit en secouant la tête.

—Et ma mère? Et mes biens? Allons, ne parlons plus de ça. Racontez-moi plutôt comment vous avez passé votre temps depuis que je ne vous ai vue. Serait-il possible que vous fussiez retombée dans vos idées sombres?

Lorsque je lui eus dit que depuis son départ je m'étais occupée et que je n'avais plus eu d'idées noires, il me félicita, m'encouragea comme on encourage un enfant, tout comme l'eût fait un père.

Je crus devoir lui raconter en détail et surtout franchement tout ce que j'avais fait de bien et je lui avouai, comme à un confesseur, tout ce qui, au contraire, pouvait être blâmable.

La soirée était splendide, aussi nous restâmes sur la terrasse après le thé et la conversation m'intéressait à un tel point que je ne m'aperçus pas du grand silence qui nous entourait. De tous côtés se dégagèrent les parfums délicieux des fleurs, et les gazons brillaient sous la rosée; non loin de nous, un rossignol, caché sous un buisson de lilas, exécutait ses roulades, puis se taisait quand nos voix se faisaient entendre.

Le ciel parsemé d'étoiles semblait se pencher sur nos têtes.

Tout à coup, je fus avertie de la venue de la nuit par une chauve-souris qui se débattait, effrayée, autour de moi. Elle était égarée sous la tante de la terrasse. Je me reculai épouvantée, et fus sur le point de jeter un cri lorsque la chauve-souris s'échappa de dessous notre abri et s'enfonça dans les ombres du jardin.

—Comme j'aime votre maison, dit Serge en interrompant la conversation... il me semble que je serais heureux de rester toute ma vie sur cette terrasse.

—Eh bien! rien de plus facile, restez-y.

—Oui, il vous semble, la vie ne s'immobilise pas, malheureusement!

—Pourquoi ne vous mariez-vous pas? reprit Macha. Vous seriez un si bon mari!

—Vous croyez! bonne Macha? riposta-t-il en riant. Hélas! il y

a longtemps qu'on a cessé de compter comme un homme mable!

Que dites-vous? reprit Macha; vous n'avez que trente-six ans vous vous donnez comme un homme blasé?

—Oui, certes; je suis tellement fatigué de vivre que je désire plus que le repos. Pour faire un bon mari, il faut avoir autre chose offrir... Tenez, ajouta-t-il en désignant d'un signe de tête, mandez plutôt à Marie. C'est qu'il faut songer à marier. Quant à nous deux, Macha, notre tâche sera de jouir de leur bonheur.

On sentait dans sa voix une lancolie cachée. L'effort qu'il sur lui-même en prononçant ces derniers mots ne m'échappa pas. Il resta ensuite silencieux, et Macha ni moi-même ne songeâmes à rompre le silence.

—Supposez-vous, pourriez-vous en se retournant sur sa chaise tout à coup, qu'un malheur, un hasard fasse que je me marie avec une jeune fille de dix-sept ans avec Maria Alexandrina par exemple! L'exemple est vraiment joli, et très bien choisi... je pouvais en trouver un meilleur.

Je souris, mais je ne pouvais comprendre de quoi il se moquait si content et en quel exemple était si bien choisi.

—Eh bien, soyez franche, main sur le cœur, n'est-ce pas? un grand malheur pour vous que d'unir votre vie à un homme d'âge et fatigué, qui ne veut plus que rester là où il se trouve, la que vous, vous avez mille autres désirs en tête, car Dieu sait que votre fantaisie vous entraînera!

Je me sentis mal à l'aise et répondis pas, ne sachant que répondre.

—Remarquez, chère enfant, prit-il en riant, que ceci n'est qu'une demande en mariage; mais entre nous, ce n'est sûrement pas un mari de mon genre que vous rêvez le soir lorsque vous êtes seule à travers les allées du jardin.

Voyons, ne serait-ce pas un grand malheur pour vous, Maria, d'épouser un homme pareil?

—Non, pas un si grand malheur, commençai-je.

—Mais non plus un bonheur n'est-ce pas?

—Peut-être, mais je puis très bien me tromper...

Il m'interrompit de nouveau.

—Vous voyez, Macha, cette fantaisie a parfaitement raison, je suis vraiment reconnaissant de sincérité... D'ailleurs, j'ajoute-